Web FRA

Le Monde.fr

www.lemonde.fr

Famille du média : **PQN (Quotidiens nationaux)**
Audience : **19355772**
Sujet du média : **Actualités-Infos Générales**

21 Juillet 2022
Journalistes : **Fabienne Darge**
Nombre de mots : **7095**

Visualiser l'article

A Avignon, Shakespeare, perdu dans « La Tempesta », retrouve son âme avec « Richard II »

Alors qu'Alessandro Serra abîme « La Tempête » dans une esthétique datée, Christophe Rauck donne au roi shakespearien sa dimension intime et épique.

Micha Lescot dans « Richard II », de William Shakespeare, mise en scène de Christophe Rauck, au Festival d'Avignon, en juillet 2022. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/FESTIVAL D'AVIGNON

Esprit du grand Will, es-tu là ? On frappe trois coups, on attend, on espère. A Avignon, Shakespeare est chez lui. Il s'est comme amalgamé aux vieilles pierres papales. Il était là, dès l'origine vilarienne, en 1947, avec *Richard II* . Et il est là, en cette édition 2022, dernière ligne droite d'Olivier Py : avec *La Tempesta,* dans la vision du Sarde Alessandro Serra. Et avec *Richard II,* dans une mise en scène de Christophe Rauck.

On passera rapidement sur cette *Tempesta,* version de *La Tempête,* donc l'ultime pièce de Shakespeare. La pièce de tous les sortilèges : celle où le théâtre fait magie de son art lui-même et s'impose dans son rôle de miroir de l'humain, comme l'a si bien montré Peter Brook, qui vient de mourir . *La Tempête* était sa pièce de chevet, son atelier permanent, son oeuvre-monde, le coeur de son théâtre.

« Belle » image à la chaîne

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

Peter Brook qui, là, aurait de quoi se retourner dans sa tombe. Que dire face à cette *Tempesta* qui fabrique de la « belle » image à la chaîne, avec une prétention qui n'a d'égale que la tranquillité avec laquelle elle emprunte ces « belles » images à d'autres, de Fellini à Romeo Castellucci ? Le spectacle pratique une sorte de « et en même temps » théâtral, qui mouline à tout-va nombre d'influences qui n'ont rien à faire ensemble, et finit par ne plus ressembler à rien, si ce n'est à un catalogue sur papier glacé. La pièce est largement coupée, caviardée de tout ce qui fait sa complexité et sa beauté, et jouée dans un code commedia dell'arte non seulement terriblement daté, mais qui jure avec l'essence du théâtre élisabéthain.

« La Tempesta », de William Shakespeare, mise en scène d'Alessandro Serra, au Festival d'Avignon, en juillet 2022.
CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/FESTIVAL D'AVIGNON

Pour retrouver l'âme de Shakespeare, on prendra donc le chemin du gymnase du lycée Aubanel, où se joue *Richard II,* avec Micha Lescot dans le rôle-titre. Ce n'est pas que la mise en scène de Christophe Rauck soit révolutionnaire, ni même exceptionnelle par rapport à d'autres spectacles du directeur du Théâtre des Amandiers de Nanterre. Une fois de plus, à Avignon, depuis qu'Olivier Py dirige le Festival, la sensation de régresser vers des paliers esthétiques plus ou moins lointains se fait sentir.

Au moins, avec Christophe Rauck, la pièce est là, et bien là, on l'entend avec une clarté et une précision impeccables, et elle est très bien jouée, dans un équilibre subtil entre l'épique et l'intime

Il ne faut pas attendre ici l'inventivité, l'insolence et/ou la fantaisie des mises en scène shakespeariennes auxquelles on a pu s'habituer depuis quinze ans avec Thomas Ostermeier, Jean-François Sivadier ou Thomas Jolly . Mais, au moins, avec Christophe Rauck, la pièce est là, et bien là, on l'entend avec une clarté et une précision impeccables, et elle est très bien

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

jouée, dans un équilibre subtil entre l'épique et l'intime.

Le voyage shakespearien, ici, est un peu particulier. Ce n'est ni Richard III, le roi fou et boiteux, ni Henry IV et Henry VI, qui voient la construction d'une nouvelle Angleterre. C'est Richard II : une fin de règne, et un roi mélancolique, cousin d'Hamlet. On ne racontera pas l'histoire, bien compliquée dans ses détails. L'essence de *Richard II* est dans la méditation que mène la pièce sur la fragilité de la gloire qui, à tout moment, peut voler en éclats, comme un visage se reflétant dans un miroir brisé.

Et cela, on le voit et on l'entend, dans la mise en scène de Christophe Rauck, qui s'inscrit dans un cadre rigoureux et tenu, comme pour bien concentrer ses enjeux. La scène est une sorte d'aquarium géant, où les personnages se dessineraient sur fond de vagues sauvages ou de végétation délicate et découpée. C'est très beau, par moments, mais aussi assez étouffant. Une partie de la petite déception que l'on peut éprouver face au spectacle vient sans doute que, à Avignon, Shakespeare appelle le plein air, le vent, les étoiles, le souffle de la nuit. Et l'on s'interroge sur cette programmation au gymnase Aubanel, tandis qu'au cloître des Célestins et au cloître des Carmes, sous le ciel, donc, sont programmés des projets moins ambitieux.

Intériorité magnifique

Toujours est-il qu'on est ici à l'intérieur d'une boîte noire éminemment nocturne, qui enferme les personnages dans leurs solitudes, et singulièrement Richard, qui semble se laisser déposséder de son royaume sans vraiment se battre, au fil des trahisons, revirements, repentances et contre-trahisons qui font les joies de la vie politique de tous les temps. Richard II est un roi qui ne veut plus jouer le rôle viril qu'on lui assigne, tel qu'il est incarné par Micha Lescot, avec son corps languide de longue tige toujours sur le point de ployer.

Micha Lescot est ici particulièrement émouvant dans les grands monologues de « Richard II »

Micha Lescot qui est ici particulièrement émouvant dans les grands monologues de *Richard II* : ces morceaux de bravoure comptent parmi ce qu'il y a de plus beau dans toute la littérature dramatique, et il les investit avec une intériorité magnifique. Il est un peu moins convaincant dans les scènes de groupe : comme si l'isolement de Richard était déjà inscrit dès le départ, comme si ce roi poète, philosophe et bouffon (chez Shakespeare, les trois termes sont synonymes, mais il s'agit évidemment de bouffons célestes, comme les clowns sont métaphysiques chez Beckett) était d'emblée hétérogène, et ne pouvait pas faire corps avec les autres, dans leurs pulsions de pouvoir.

Autour de lui se déploie une troupe d'excellents acteurs, qu'il s'agisse d'une figure tutélaire comme Thierry Bosc, toujours tellurique, de Cécile Garcia-Fogel, actrice-poète mettant en musique le moindre rôle , ou de nouvelles recrues comme Adrien Rouyard , qui investit chacun des personnages qu'il joue avec une force toute brechtienne. Sans jeter de la poudre aux yeux, la troupe embarque dans ce *Richard II,* qui conte la triste histoire de la mort des rois, et la fragilité intrinsèque du pouvoir. Chaque règne contient toujours sa fin.

La Tempesta, de Shakespeare. Mise en scène d'Alessandro Serra. Opéra Grand Avignon, jusqu'au 23 juillet, à 18 heures. De 10 à 35 €.

Richard II, de Shakespeare. Mise en scène de Christophe Rauck. Gymnase du lycée Aubanel, jusqu'au 26 juillet, à 18 heures. De 10 à 30 €. Festival-avignon.com

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.